Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma

Herausgeber: Mediafilm

Band: - (2003)

Heft: 18

Artikel: Lars von Trier vraiment en odeur de sainteté : Dogville de Lars von Trier

Autor: Creutz, Norbert

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-931132

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

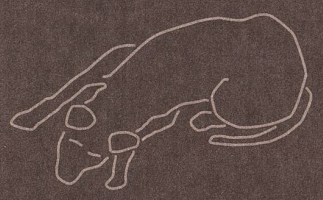
Download PDF: 08.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lars von Trier plus vraiment en odeur de sainteté

DOGVILLE

de Lars von Trier



Avec une sortie internationale aussitôt après sa projection au Festival de Cannes, « Dogville » serait-il le « Matrix » du cinéma d'auteur européen ? Qu'on y voie le chef-d'œuvre de Lars von Trier ou un nouveau coup d'esbroufe du trublion danois, impossible d'ignorer qu'il s'agit là de l'événement cinématographique du moment. Attaqué à boulets rouges par une certaine presse américaine, le film déchire jusqu'à notre rédaction. C'est dire.

Par Norbert Creutz

À l'heure qu'il est, tout a déjà été dit, écrit et lu sur « Dogville », à l'affiche depuis le 21 mai. Mais l'a-t-on vraiment assimilé ? Trois heures de projection et un projet passionnant – la réconciliation du théâtre, de la littérature et du cinéma – lancés comme un pavé dans la mare cannoise ne sont certes pas de nature à assurer une digestion paisible. Ce qu'il convient de saluer sans la moindre réserve, c'est la capacité de Lars von Trier à remettre l'église au milieu du village, en venant chaque fois avec de nouveaux enjeux formels, qui plus est, toujours indissociables d'un vrai propos. Or, c'est justement là que le bât blesse.

Depuis son fameux Dogme 95[1], le bonhomme traîne une réputation de mauvais plaisantin (alors qu'il est le plus souvent très sérieux), de donneur de leçons (alors qu'il n'aimerait rien tant que passer pour un moraliste), de faux humble (alors qu'il joue depuis toujours de son arrogance). Entre mille autre choses, «Dogville» est sa réponse à ses détracteurs. Et c'est dans cette dimension réflexive – qui nous concerne tous, arrogants que nous sommes – que son film s'avère franchement étonnant.

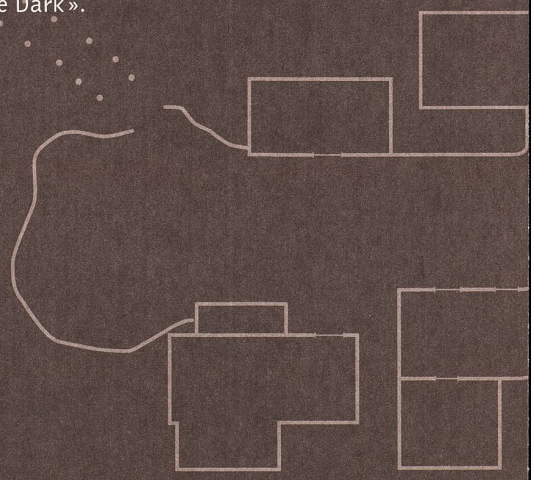
Loin du Dogme

En effet, on n'a encore rien dit une fois qu'on a décrit le dispositif audacieux de « Dogville » : un narrateur omniscient, une quinzaine d'acteurs sur un plateau, de simples traits au sol pour délimiter rues et maisons et quelques objets (meubles, buisson, rocher en carton-pâte) pour figurer le décor. Un résumé de l'action n'en révèle guère plus sur les ambitions secrètes du film : l'apparition à Dogville, village isolé des Montagnes Rocheuses dans l'Amérique des années 30, de Grace, belle fugitive recherchée par des gangsters et par la police, et la transformation qui s'ensuit des braves Dogvillais en Dogvillains – sans oublier un incroyable retournement final…

Tout le génie de Lars von Trier apparaît dans le glissement insensible qui s'opère du spécifique (la petite communauté, le pastiche littéraire, le contexte historique) à l'universel. Au final, n'importe qui devrait avoir deviné un conte philosophique sur la nature humaine à la conclusion radicalement pessimiste : la division du film en chapitres est là pour ça. Plus focalisés sur l'actualité, certains y verront surtout une vaste métaphore, plutôt vacharde, des États-Unis et de leur rapport à l'étranger : un montage photo et une chanson de Bowie sur le générique cautionnent cette idée. Quant aux fidèles de Lars von Trier, ils liront entre les lignes une remise en cause de son idéalisme/puritanisme qui risque toujours de conduire son cinéma vers trop de maîtrise, suggérée par le basculement calculé d'une identification entre le villageois Tom, Grace et le narrateur.

Plus focalisés sur l'actualité, certains y verront une vaste métaphore, plutôt vacharde, des États-Unis et de leur rapport à l'étranger

Que ces trois niveaux de lecture puissent coexister sans se parasiter ni même étouffer la force du récit au premier degré témoigne déjà éloquemment de la réussite de ce film, plus riche que « Breaking the Waves » ou « Dancer in the Dark ».



Dogville, petit village américain « mis en scène » par Lars von Trier

L'homme est-il bon ?

Difficile, dans ce que l'auteur a lui-même dénommé « cinéma fusionnel », d'attribuer à chaque art un apport spécifique (par exemple la distanciation au théâtre, la poésie à la littérature et la vie au cinéma). Ici, tout se complète à merveille. Le dispositif scénique épure le récit tout en parvenant à se faire oublier, la narration très écrite confère à la fois une densité supplémentaire et une ironie cinglante, tandis que la caméra accomplit des prodiges pour capter la beauté de l'instant sans sacrifier la science du point de vue. Côté théâtre, on pense à une rencontre entre Bertolt Brecht et Thornton Wilder; côté littérature, à un pastiche réussi de Mark Twain ou de William Saroyan (encore que le cinéaste affirme s'être inspiré de *Winnie l'ourson*); côté cinéma, à une fusion improbable entre Carl Theodor Dreyer et Robert Altman!

Dans le contexte de l'œuvre de Lars von Trier, « Dogville » révèle un cinéaste toujours fasciné par la bonté, mais qui en reconnaîtrait cette fois les limites. Là où les films précédents flirtaient avec l'idée de sainteté, celui-ci cède en effet à un penchant nettement plus misanthrope, invoquant pour finir la figure de l'ange exterminateur. Placé au début, le dernier plan aurait pu avoir valeur d'avertissement (du style: « Attention, film méchant »). Heureusement, au contraire de trop de films cyniques actuels, « Dogville » ne bétonne rien d'avance, donne champ libre à l'imagination du spectateur et laisse sa fable le travailler en profondeur, sur la durée. Dès lors, on peut l'affirmer sans crainte: le temps œuvrera pour lui. *f*

« Dogville » révèle un cinéaste toujours fasciné par la bonté, mais qui en reconnaîtrait cette fois les limites

1. Collectif de réalisateurs fondé à Copenhague en 1995. Les dix règles de leur « Vœu de chasteté » prônent notamment la caméra tenue à l'épaule, le son direct et bannissent l'éclairage artificiel, les effets spéciaux et les films de genre.

Réalisation, scénario Lars von Trier. **Image** Anthony Dod Mantle. **Son** Kristian Eidnes Andersen. **Montage** Molly Marlene Stensgård. **Décors** Peter Grant. **Costumes** Manon Rasmussen. **Interprétation** Nicole Kidman, Paul Bettany, Stellan Skarsgård, Chloë Sevigny, James Caan... **Production** Zentropa Entertainments; Lars Jönsson, Vibeke Windeløv. **Distribution** Monopole Pathé (2003, Danemark / Suède). **Site** www.dogville.dk. **Durée** 2 h 57. **En salles** 21 mai.